

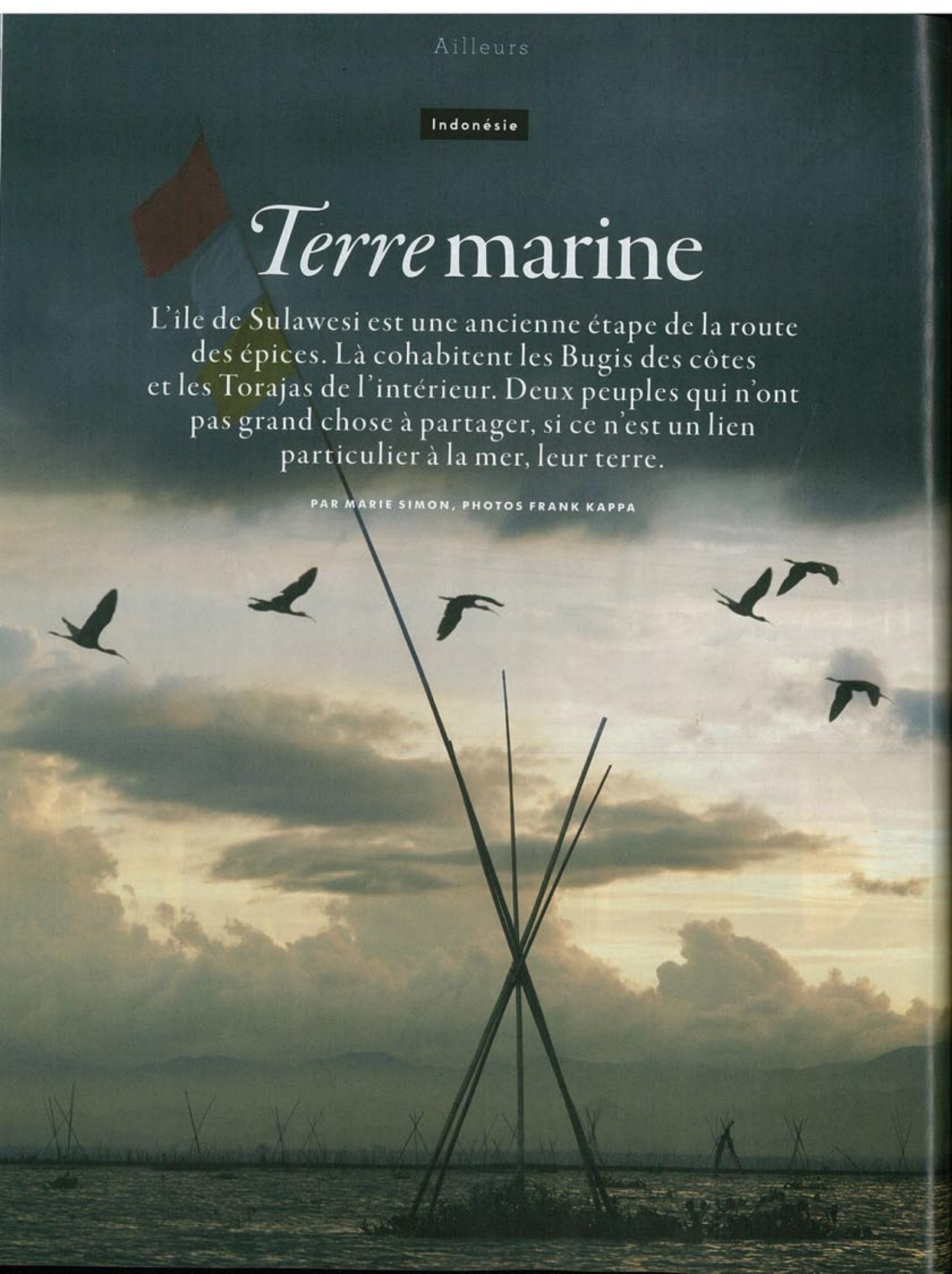
Ailleurs

Indonésie

Terre marine

L'île de Sulawesi est une ancienne étape de la route des épices. Là cohabitent les Bugis des côtes et les Torajas de l'intérieur. Deux peuples qui n'ont pas grand chose à partager, si ce n'est un lien particulier à la mer, leur terre.

PAR MARIE SIMON, PHOTOS FRANK KAPPA









Queue d'orage sur le lac
Tempe, parsemé d'îles
flottantes formées de
racines de jacinthes d'eau
qui permettent l'élevage
de poissons. Le temps des
campagnes de pêche, les
hommes vivent dans des
maisons sur pilotis.

Dans la barque qui glisse sur une eau mercure – la cape de pluie encore collante et l'arc-en-ciel d'une précision divine –, on a soudain l'impression que la perfection n'est pas loin. Le soleil vient de couler dans les nuages noirs, un flot d'hirondelles cingle l'air, le chant du muezzin ondule d'un mauvais haut-parleur. Le jour vient de s'éteindre sur le lac Tempe, qui marque à son insu la frontière entre deux mondes, celui des Bugis du sud et des Torajas du centre. La géographie n'a pas facilité la vie de cette grande île qui doit composer avec ses bras de terre orientés à tous vents et à trois mers. Si biscornue que les Hollandais ont dû batailler jusqu'au début du XX^e siècle pour la coloniser en entier. Longtemps, l'ancienne Célèbes a été une étape majeure de la route des épices, et aussi le repaire des Bugis qui maîtrisaient si bien la piraterie et la construction navale. Sur les mers d'Indonésie, on croise encore leurs fameux cargos à voiles toujours fabriqués selon des règles millénaires que se transmettent les charpentiers de marine, sans aucun plan et avec le moins de clous possibles.

À Tanaberu, le point le plus au sud de Sulawesi, ils sont justement à l'œuvre, pieds nus dans le sable, hauts comme trois pommes. À l'aide d'outils très simples, ils s'attaquent à la construction de carènes qui peuvent atteindre trente mètres. Il y en a des dizaines le long de la mer, à différents stades d'avancement, bois de fer pour la coque et teck pour les aménagements. À l'ombre des palmiers, leur proue tournée vers le large monte droit vers le ciel, ce qui leur donne cette ligne si caractéristique des *pinisi*. La légende locale veut que l'appellation de ces fiers navires soit à l'origine du nom de Venise, quand les routes maritimes du Moyen-Âge reliaient l'Orient à l'Occident. Du long de ses vingt-huit mètres, celui-là transportera bientôt... des touristes entre Bali et les îles de la Sonde, comme l'explique Ara, le chef de chantier. Il naviguera pour le compte d'un Français qu'il n'a vu que deux fois. À Tanaberu, on pourrait presque se croire sur une plage de rêve, sans ces milliers de bouchons de plastique qui dansent à la surface. Signe que l'on cultive ici l'agar-agar, gélifiant de plus en plus utilisé dans l'industrie agro-

alimentaire. À l'heure de la récolte, cette algue brun rouge sort de l'eau en scintillant, accrochée à d'interminables cordes hissées sur le rivage, puis est séchée plusieurs jours sur des claies en bois. Ça sent la mer et c'est bon, comme cette atmosphère chaude et tranquille d'Asie du sud-est. De village en village, la route longe de grands à-plats de rizières d'où surgissent des

palmiers filiformes. On vient de moissonner et il faut parfois faire un écart pour éviter le *padi* qui sèche à même le bitume.

Trois cents kilomètres au nord, à l'intérieur des terres, c'est la rencontre d'un pays au tempérament autrement plus costaud. Celui des Torajas, au nombre de quatre cent



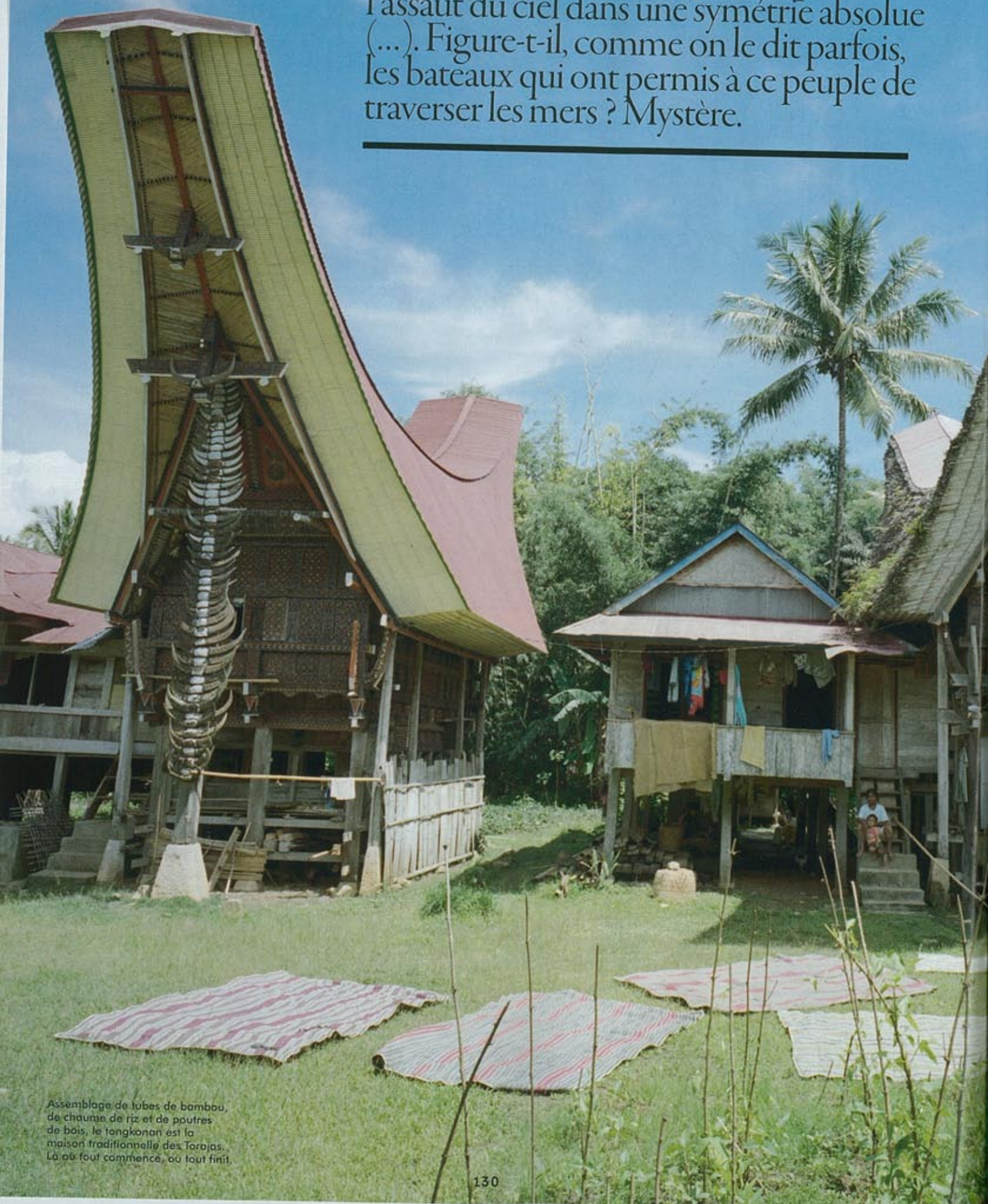
Au point le plus au sud de l'île, la plage de Bira, à partager avec les pêcheurs et quelques Robinsons.

La géographie n'a pas facilité la vie de cette grande île qui doit composer avec ses bras de terre orientés à tous vents et à trois mers.



A 700 mètres d'altitude, les montagnes du pays toraja ont engendré de beaux paysages de rizières en terrasses. C'est le royaume des buffles, dont la seule mission est de croître et embellir pour accompagner un jour dans le sacrifice leurs frères, les hommes.

Les deux pignons du *tongkonan* partent à l'assaut du ciel dans une symétrie absolue (...). Figure-t-il, comme on le dit parfois, les bateaux qui ont permis à ce peuple de traverser les mers ? Mystère.

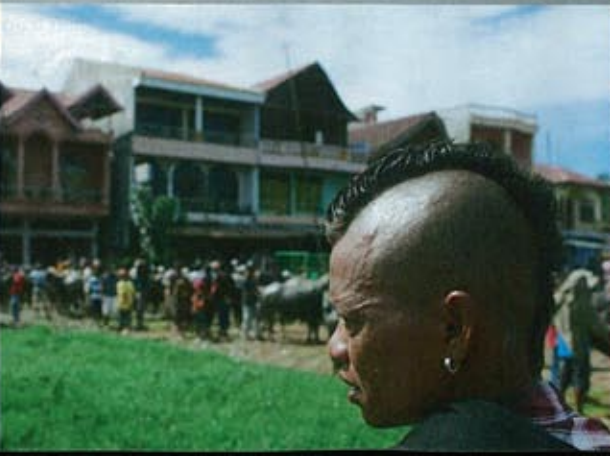
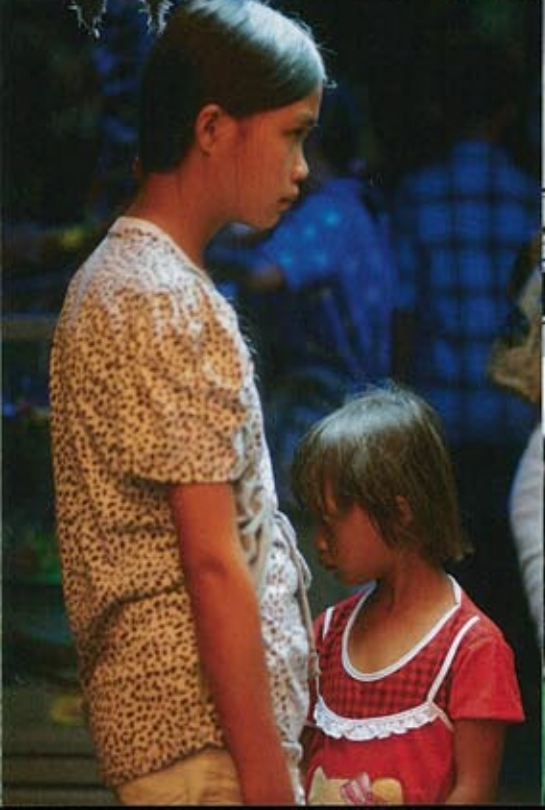
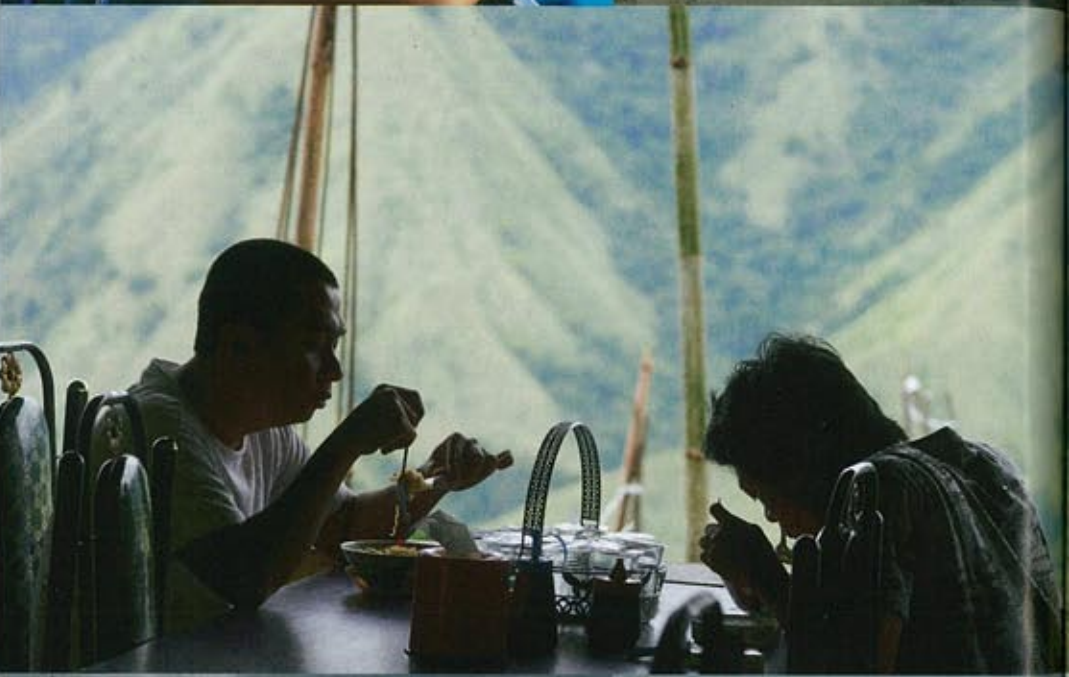
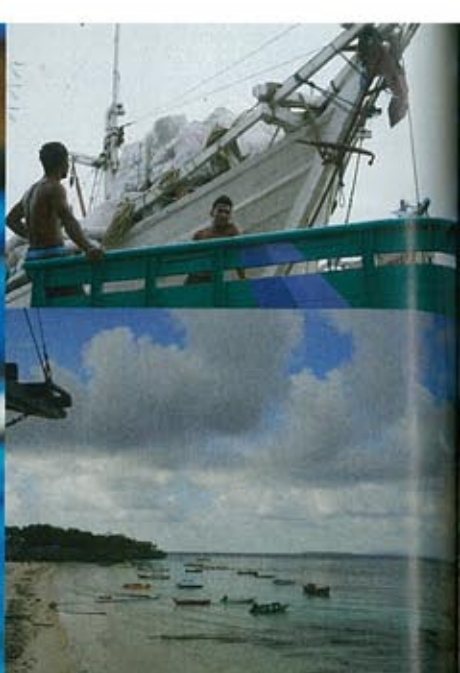


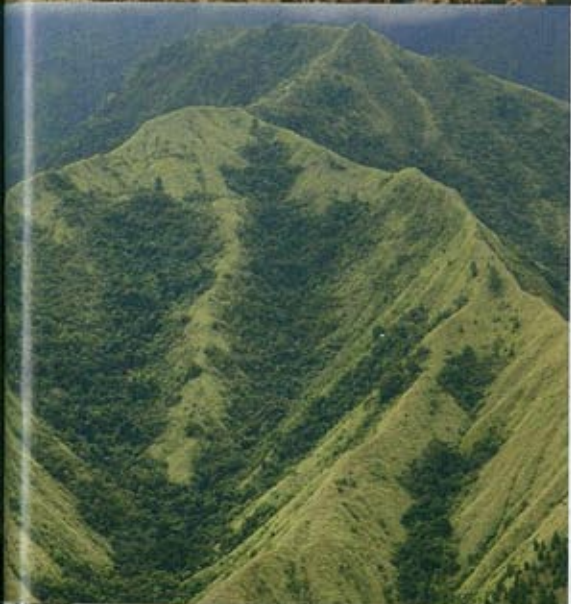
Assemblage de tubes de bambou, de chaume de riz et de poutres de bois, le *tongkonan* est la maison traditionnelle des Torajas. Là où tout commence, où tout finit.



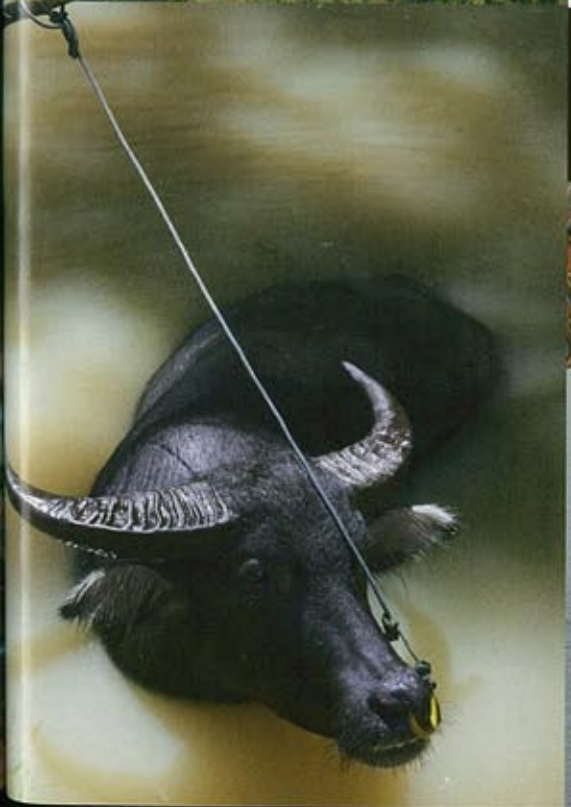
mille, qui défendent bec et ongle des prérogatives religieuses et culturelles uniques en Indonésie. Une immense croix chrétienne domine Rantepao, capitale aux airs de village de montagne, perchée à 700 mètres d'altitude. Cette année, on y fête le centenaire de l'arrivée de la Bible et des missionnaires hollandais, comme le rappellent des banderoles tendues au-dessus de la route. Eux seuls sont parvenus à convertir ce peuple débarqué il y a quatre mille ans d'on ne sait où. Entretemps, toutes les tentatives hindouistes, bouddhistes ou islamistes s'étaient cassé les dents sur son animisme fervent, qui a fini par trouver un curieux terrain d'entente avec le calvinisme du colonisateur. Beaucoup d'"ismes" pour une vraie curiosité ethnographique. Les Torajas viendraient-ils des hauts plateaux d'Asie centrale ? D'Indochine ? D'autre part ? Mystère de l'humanité qui s'épaissit encore à la découverte de leurs maisons semblables à des pistes de skate-board sur pilotis. Nord et sud, les deux pignons du *tongkonan* partent à l'assaut du ciel dans une symétrie absolue faite d'un assemblage de rondelles de bambou, de chaume de riz et de poutres de bois. Figure-t-il, comme on le dit parfois, les bateaux qui ont permis à ce peuple de traverser les mers ? Mystère encore. La maison, là où tout commence et tout finit, attachée à chaque famille de façon indéfectible, est bardée des symboles d'une bonne vie terrestre selon leur philosophie : l'amitié, la justice, le repos, le travail. Et gare à ne rien négliger sous peine de se faire éjecter du clan, qui prime sur tout. Cette lourdeur sociale pousse les plus audacieux à quitter leur village pour vivre libres à Java ou plus loin encore. Mais fortune faite, tous financent la construction d'un *tongkonan*, seul gage de réussite de leur vie postmortem, l'une des grandes préoccupations de la vie terrestre des Torajas.

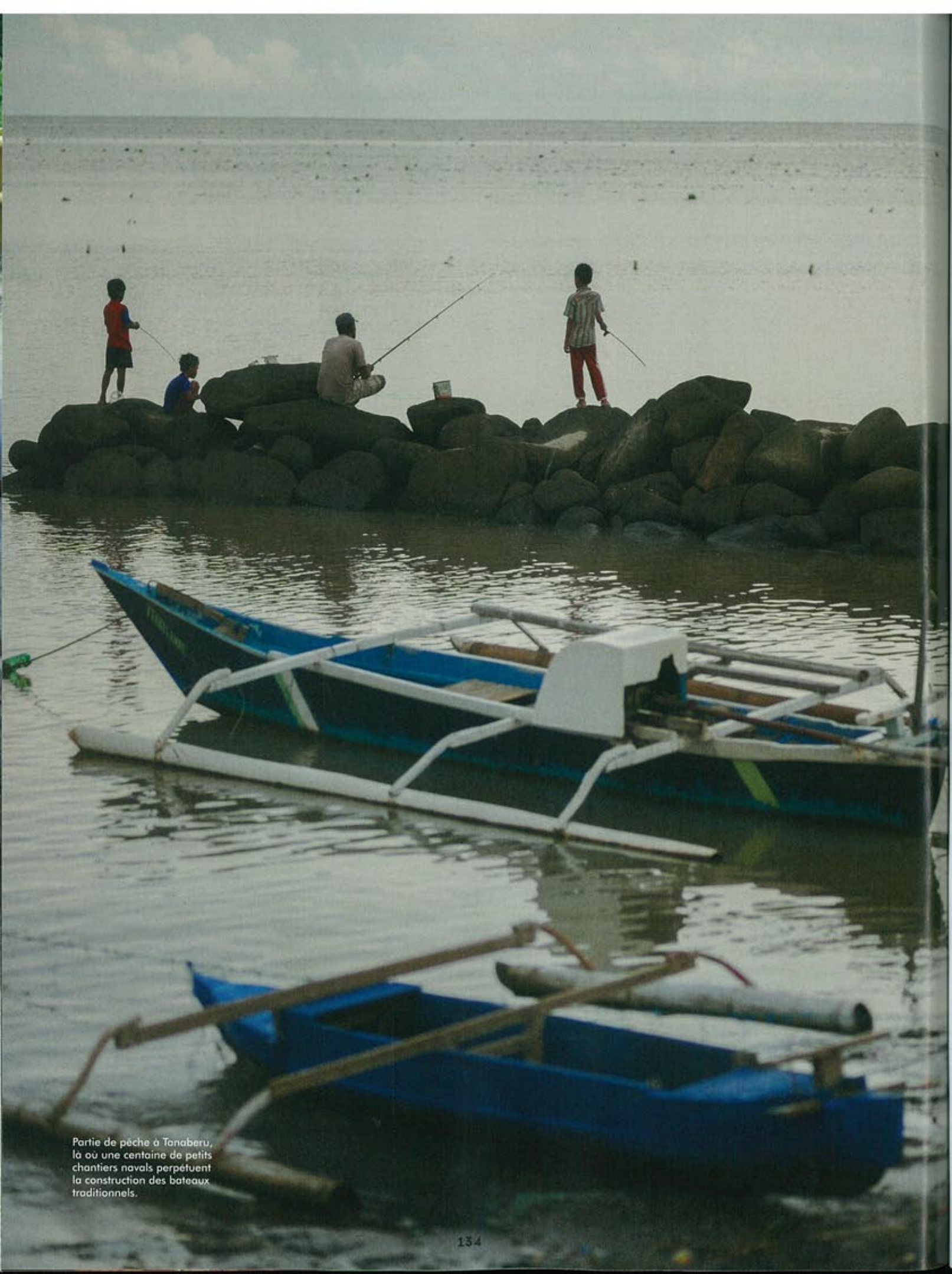
Comme des trophées, certaines maisons arborent en façade un impressionnant totem de cornes de buffle. Encore un signal envoyé urbi et orbi, témoignant de la quantité de bêtes sacrifiées lors des cérémonies mortuaires par les propriétaires de la demeure. Le buffle, la grande affaire ! Posté au bord de la rizière, un imposant spécimen, 800 kilos à vue d'œil, contemple le paysage, sa principale occupation avec deux bains quotidiens. Pas question de le mettre au travail comme dans n'importe quel coin d'Asie. Même en période de labours, il se laisse vivre en regardant les humains remuer ciel et terre à la force des bras. Selon l'implacable poids du destin toraja, le buffle est le frère de l'homme et n'a qu'un rôle à jouer ici-bas, celui d'être sacrifié lors d'une cérémonie de funérailles afin d'accompagner le défunt dans sa vie future. Au marché hebdomadaire de Rantepao, la section buffles fait





*Ça sent la mer et
c'est bon, comme cette
atmosphère chaude et
tranquille d'Asie du sud-
est. La route longe des
rizières d'où surgissent
des palmiers filiformes.*





Partie de pêche à Tonaburu, là où une centaine de petits chantiers navals perpétuent la construction des bateaux traditionnels.

évidemment l'attraction. Il y en a des centaines tenus en longe par les naseaux, jaugés, tâtés, négociés plusieurs centaines d'euros, surtout les tachetés gris et vieux rose dont la valeur peut s'envoler. Les liasses de billets comptées et recomptées changent de main sous un soleil de plomb. À côté, la section cochons n'est pas mal non plus, en plus brillante et puante. Question sacrifice, les cochons sont un cran en-dessous des buffles ; en cas de besoin, il faut en acheter plusieurs, ficelés sur des palettes de bois, pour assurer le troupeau fantôme du disparu.

À Buntao, il se prépare justement l'une de ces fameuses cérémonies. Elle doit avoir lieu dans quinze jours mais, déjà, une structure temporaire en bambou est montée aux dimensions suffisantes pour accueillir mille personnes pendant trois jours. À l'échelle de ce village d'une poignée de maisons, c'est impressionnant car chaque espace libre est investi. Loin d'être une démonstration de douleur et de tristesse, la fête sera l'occasion de se revoir, d'échanger les dernières nouvelles, de boire, manger et même flirter. On va enterrer un notable, disparu il y a un an. *"Ne dites pas qu'il est mort mais sérieusement malade"*, précise le guide. Ainsi évoque-t-on le défunt, le temps de réunir l'argent des funérailles. Les ancêtres, encore eux, sont les vedettes du site de Lemo. Un coin de terre proche de Rantepao où chaque parcelle de rizière se joue des blocs de granit et des grands arbres. À flanc de falaise, comme dans une loge de théâtre creusée à même la roche, les effigies hyperréalistes des morts du clan Tokagua fixent les vivants de leur regard perçant, l'air de dire : gare à vous ! Depuis des siècles, leurs vraies dépouilles reposent là aussi, le plus haut possible afin de se prémunir des pilleurs de tombes. D'un coup, la pluie s'est mise à tomber avec autant de puissance que les rayons du soleil une minute avant. La jungle frémit et absorbe tout dans un éblouissement. Comme tout le monde, on se met à l'abri en attendant l'éclaircie. Et on se demande par quel miracle, par six degrés sud et deux degrés nord, une poignée d'hommes venus d'ailleurs consacrent une bonne partie de leur existence à trouver le plus court chemin vers le Puya, ce paradis chèrement gagné.



Les amoureux du pays toraja, qui se déjouent des rigueurs d'une société très codifiée.





En haut, l'hôtel
Amatoa Resort.
En bas, l'hôtel
Toraja Heritage.

Carnet de route

Y aller

Ce reportage a été réalisé par L'Officiel Voyage avec le concours d'**Asia**. Le voyageur spécialiste de l'Asie propose un voyage individuel sur mesure de 10 jours/7 nuits avec un prélude de 2 jours chez les Bugis et une exploration de 4 jours chez les Torajas. 1 nuit à Bali au retour. À partir de 2756 € par pers. en chambre double (base 2 pers.), vols Paris-Surabaya/Bali-Paris sur Singapore Airlines et vols domestiques sur Garuda Indonesia inclus. Tél. 01 44 41 50 10. www.asia.fr

Voler

Singapore Airlines propose au départ de Paris un vol quotidien en A380 vers Singapour. Nombreuses correspondances vers l'Indonésie dont deux au Sulawesi. À bord de l'A380, confort et service attentionné dans toutes les classes, symbolisé par la "Singapore Girl", la mythique hôtesse de l'air de la compagnie drapée dans son sarong kebaya dessiné par Balmain. Les menus sont concoctés par un panel de neuf grands chefs internationaux, dont Georges Blanc et Yoshihiro Murata, tous deux 3 étoiles Michelin. Tarifs A/R Paris-Makassar ou Manado à partir de 1096 € en classe Éco (852 € en promotion) et de 3855 € en classe Affaires. Tél. 0821 230 380. www.singaporeair.fr

Dormir

Amatoa Resort, à Bira
Au sud-est de l'île, huit grandes chambres posées

à même le corail en surplomb de la mer de Flores avec piscine à débordement, tables en vertèbres de baleine et couchers de soleil pile en face. Pour les navigateurs, demander la 2, avec son lit en forme de bateau traditionnel. www.amatoaresort.com

Toraja Heritage Hotel, à Rantepao

La meilleure adresse de la ville, avec ses grandes chambres construites à la manière des maisons traditionnelles. L'ensemble est un peu décati mais confortable. La piscine extérieure et un bon spa sont au rendez-vous. www.torajaheritage.com

Déjeuner

Anda Beach Hotel, à Bira

Cette fois, c'est tout le resto qui a pris la forme d'un bateau. Son ponton-terrasse donne directement sur la plage, pour déguster un poisson grillé ou des crevettes sautées sans façon.

Celebes Restaurant, à Rantepao

À l'écart de la ville, on sert sur la terrasse les hits de la cuisine locale bien faite : poulet cuit dans un tronçon de bambou et porc à la sauce noire obtenue avec le fruit du pangium.

Lire

L'anthropologie n'est pas un sport dangereux, de Nigel Barley (Petite Bibliothèque Payot).

Style

Les indispensables



De haut en bas

Chapeau, Bates, 235 €. Lunettes, Prism, 323 €, sur Net-a-porter.com. Chemise, Equipment, 258 €. Pantalon, Balmain, 4293 €, sur Net-a-porter.com. Chaussures, KJacques, 225 €. Bracelets, Carolina Bucci, prix sur demande.